

*Das weiße Band -Eine deutsche Kindergeschichte*

Anne Verougstraete

**Le ruban blanc**

Octobre 2014

Film de 2h24'

Journée d'étude avec JC Polack

Réalisation : Michael Haneke

Acteurs : Christian Friedel, Ernst Jacobi, Leonie Benesch



## 1. Film en noir et blanc

Ce n'est pas un hasard si le film (2009, 144') est entièrement réalisé en noir et blanc avec un spectre lumineux continu plutôt inquiétant. Le blanc est la sensation visuelle obtenue en mélangeant la lumière de toutes les couleurs (disque de Newton en rotation rapide). Et c'est bien de la *fusion* du dit et du déni qu'il s'agit dans **Une histoire allemande d'enfants**. Elle met en scène pulsions sadiques et apparences d'innocence, oppression glaçante et soumission aveugle, violence sourde et chimères idéologiques.

Bien que la dominante du film soit le noir, le titre met l'accent sur le blanc, couleur/valeur pure et angélique (*Petits votre mère nouait un ruban blanc dans vos cheveux ou autour de votre bras pour vous rappeler l'innocence et la pureté*).

Ruban blanc de soie apposé sur le corps annonçant l'étoile jaune à venir.

Ruban immaculé des paysages enneigés d'une beauté surréelle, quasi hallucinatoire, qui vont bientôt subir la loi de la guerre.

Filin invisible tendu pour faire chuter le cheval et son cavalier que la course pulsionnelle emporte, fil aussi indiscernable que la force obscure à l'œuvre.

Das weisse band. Sangles rugueuses qui maintiennent les deux bras de Martin liés à son matelas pour l'empêcher de se masturber. Bandage de gaze ajouré couvrant le réel cru des yeux meurtris de Karli (... *si gentil, il ne fait de mal à*

personne) par les mains qui savent le mal qu'elles font (*je sais, ça fait mal*) ou dentelle transparente voilant le visage mort de la mère accidentée.

Bande d'enfants (*singes hurlants*) éduqués aux salutations vides (*Gute Tag Lehrer, Gute Morgen, Vater...*), hordes anonymes qui deviendront les nazis au salut de ralliement (*Heil Hitler*).

Ruban cinématographique dont le lent déroulement commence par la voix-off crépusculaire d'un narrateur évoquant des événements du passé (*je ne sais pas si cette histoire est entièrement véridique*) et qui se termine par un retour au noir absolu (*je savais que ces recherches étaient vaines*). La résolution de l'énigme reste en suspens. Blanc de l'absence de pensée. Noir de la catastrophe déjà là, celle de la **schwarze** Pädagogik/ pédagogie noire (Katharina Rutschky/Alice Miller) et de celle à venir au-delà de la guerre 14/18 avec la montée du nazisme.

## **2. Cristallisation de résonances : Das weisse band - Ich weiss nicht**

Le titre allemand joue sur l'homophonie entre '*weisse band*' et '*Ich weiss nicht*' du verbe '*wissen*' (savoir ; être au courant de ; connaître ...). Le signifiant '*weiss*' revient 58 fois. Tel un leitmotiv, il insiste pour décliner la force du déni aux niveaux personnel, familial, communautaire, politique, idéologique ou religieux. Savoir ce qui se passe et faire comme si de rien n'était, être au courant de ce qui a eu lieu et le dénier, connaître les personnes en cause ou l'affaire en cours et refuser d'en parler. Les échanges se réduisent quasi constamment à des interrogatoires. Qui ? Quoi ? Où ? Pourquoi ? (*Mais qui donc a pu faire ça ? Qui a envoyé la paysanne ici ? Une chose terrible. Quoi ? Je ne sais pas. Où aller ? D'où le savait-elle ? Maison barricadée, qu'est-ce à dire ? Je n'en sais rien*). Autant de questions posées dont les réponses restent en suspens.

Les adultes ne sont pas sans savoir ce qu'ils font (*Ils savaient qu'ils la mettaient en danger*) mais ils pratiquent la langue de bois et le déni de la réalité (*les enfants vous ont aidé ? Non. Ils ne savent rien*). Les enfants ne sont pas sans savoir et certains se risquent à dire. Rudolf avoue ouvertement qu'il sait que sa mère est morte à sa naissance et manifeste par ses actes l'intuition qu'il a que sa sœur subit un inceste et non un percement des oreilles. D'autres enfants restent mutiques mais leurs corps montrent ce qu'ils savent. Le regard buté de Martin laisse suinter sa révolte sourde et grondante. Ses larmes sont lourdes de ce qu'il sait que les sanctions et humiliations que lui inflige son père ne sont pas pour son

bien. Mettre son corps en danger extrême, au bord du vide, est sa façon de manifester l'équilibre instable dans lequel se tient cette société qui va tomber de très haut. Les yeux clairs de Klara nient sans sourciller l'évidence (*J'ai interrogé Karla et Martin, ils ne savent rien. Je crois qu'ils cachent quelque chose. Quoi? Je ne sais pas.*), fixement effrontés ils donnent à ressentir l'intensité de la charge retenue en elle. Anni détourne ostensiblement la tête au moment où le pasteur prêche le devoir de chasteté, elle révèle ainsi le chaos caché de son histoire personnelle et généalogique. En tombant brusquement à terre, évanouie, Klara coupe court au discours de son père qui érige en système des principes qu'il ne tient pas. Autant de vécus de crise par lesquels les enfants tentent de faire arrêt à l'hypocrisie environnante, pris qu'ils sont dans l'insu, le caché et le perversi du vécu familial et transgénérationnel. *'Car moi, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, punissant les fautes des pères sur les fils, sur la 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> génération.'*

La sensation visuelle du blanc résulte de ce mélange très subtil des paroles de déni, des visages ciselés en gros plan dans le vif d'un vécu caché, des jeux théâtraux des corps (assis/ debout) qui cherchent le pouvoir. D'abord assis à son bureau en position d'apparente infériorité, le pasteur se lève et se met devant son fils, tout près de lui pour l'obliger à le regarder vers le haut ou à baisser les yeux. Le champ et le hors-champ viennent signifier la position marginale de l'instituteur (Haneke autrichien) - venant d'un autre village tout en étant dans la communauté - dans le plan final où il se tient debout en haut à gauche de l'écran. S'entortillent encore dans ce ruban la musique et les bruits, le contraste entre l'élévation des cantates de Bach et le sifflement âpre des coups secs du fouet (le pasteur à Klara et Martin, le régisseur à son fils), des gifles brutales (paysan à son fils aîné, fils du régisseur entre eux) ou du sifflet strident. Plus ressentis qu'explicités, ces fils sonores à effet saisissant s'entremêlent avec les fils visuels dans la trame du 'Ruban blanc'.

### **3. Le patriarcat sur le déclin**

La puissance de l'écriture cinématographique est de pouvoir nous informer ainsi de ce que la narration ne dévoile pas. De multiples et très fines perceptions sensorielles viennent sans cesse nourrir le déchiffrement de ce qui ne peut être élucidé. Qui regarde en face ? Qui n'ose pas regarder en face ? Qui baisse le

regard ? La sage-femme est la seule à tenir le regard dans tout le film et à oser dire au docteur ce qu'il ne veut pas entendre (*C'est insupportable pour toi d'être aimé... Tu dois être bien malheureux pour tenir ce langage*). La vérité de ses propos est un contrepoint au silence général (*Je sais que je ne suis pas une beauté. Mon haleine vient de mon ulcère et tu le sais. Et si je faisais une bêtise? Je sais, je suis ridicule, ça te serait complètement égal.*). Le fils aîné du paysan saccage les possessions du baron et revendique son acte (*c'est moi qui l'ai fait et j'en suis fier*). Rébellion positive contre l'ordre établi de ce fils persuadé que le baron est coupable de la mort de sa mère (*weisst Du it nicht? Weisst Du? Vous le savez père. Et d'où sais-tu qu'ils sont coupables? D'où les savez-vous innocents? Je ne sais pas mais rien ne me dit le contraire*). Son acte symbolique ne manque pas sa cible mais est lourd de conséquence pour les siens (*Tu sais ce que ton acte peut entraîner pour nous?*) et désavoué par son père qui finira par se suicider.

#### **4. Ambiance de hantise et de crises**

Quelque chose hante la communauté de ce village protestant du Nord de l'Allemagne en 1913 sans jamais s'inscrire. De quoi tente d'attester l'instituteur (31 ans à l'époque des faits) devenu âgé, peut-être en 1938, en pleine ascension national-socialiste et à la veille de la seconde guerre mondiale ? Il est question de l'effondrement de la figure du père idéal dont la perte n'est pas acceptée. De la rivalité fratricide dans cet ordre patriarcal sur le déclin. Le fils aîné du régisseur, furieux de la naissance d'un garçon, a exposé le bébé au froid glacial de la nuit et jette à l'eau le fils du baron après lui avoir arraché son sifflet. Les pauvres subissent la loi des riches, les femmes et les enfants celle des hommes. L'histoire racontée est une succession de crises qui ont à voir avec le traumatique d'une mort ou d'un l'abus. Tomber, faire tomber, vœux de mort (*tu ne peux pas juste mourir?*), épouse morte (maltraitée, assassinée?), le cadavre de sa mère que l'enfant découvre, seul, de nuit en soulevant la dentelle ou celui imaginaire (*le cadavre que je dus bénir*) crûment décrit pour effrayer d'un réel insupportable l'enfant qui se masturbe. Regard pervers sur l'adolescente (régisseur envers Eva) et inceste (docteur sur sa fille Anni). Femme traitée comme un objet à jeter. Jeu avec la peur de l'enfant d'être encore abandonné (Rudi au retour de son père). Tension permanente qui confine à la hantise.

## 5. Fonction maternelle en souffrance

La fonction maternelle a du mal à s'exercer dans cette ambiance sociale terrifiante. Rentrant du face à face avec le champ dévasté (*c'est répugnant !*), la baronne est prise de migraines, elle se retire délaissant son enfant dans sa chambre et finit par décider de fuir *ce milieu où règnent la malveillance, l'envie, la bêtise et la brutalité*. Après le feu intérieur de la migraine, c'est le feu mis à la grange qui vient dire la violence destructrice que la femme du pasteur banalise dans un semblant de rassurement (*Il y a le feu. Je sais, votre père y est déjà. Ce n'est rien*). Avec sollicitude Erna prend soin du nouveau-né qu'on a tenté de tuer et dit sa compassion pour Karli, *l'enfant bizarre* dont elle a rêvé (*il lui arrivait une chose terrible*). En vain, la femme du régisseur tente d'arrêter les rafales de violence de son mari sur leur fils (*Arrête, tu vas le tuer*).

Les enfants aussi tentent de réagir aux humiliations qu'on leur inflige, en les répercutant sur plus faibles qu'eux mais aussi en se faisant réparateurs des crimes commis. Gusti recueille dans le creux de ses mains *le petit oiseau qui s'est fait mal* et demande à son père de pouvoir le secourir. Klara crucifie l'oiseau en le transperçant avec les ciseaux de son père. Gusti revient vers son père pour lui offrir l'oiseau rétabli en geste de consolation pour la mort de Pipsi.

Enfin, dans cette tension permanente qui confine à l'hallucinatoire, l'Histoire vient rencontrer l'histoire de ce microcosme : *On a tué l'archiduc François-Ferdinand*. Michael Haneke reconnaît que son sous-titre 'Une histoire allemande d'enfants' renvoie les Allemands à leur propre histoire. Lui qui est Autrichien raconte (interview de Serge Toubiana) que lors de la présentation du film au festival de Vienne toutes les questions tournaient autour d'aspects techniques du film. Quand il a suggéré de parler du contenu, de cette manière « de mettre les choses désagréables sous le tapis », il y eut un blanc, puis d'autres questions techniques. Ailleurs dans le monde, la première question qui émergeait toujours avait trait au passé allemand ou autrichien. Son constat rejoint celui de Hannah Arendt écrivant que '*Les allemands sont tellement soumis à l'autorité, qu'ils s'étonnent après la guerre qu'on leur reproche d'avoir tué des millions de Juifs*'.